CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
115e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

8



LES FOLIES DRAMATIQUES

VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

PAR

MM. DUMANOIR ET CLAIRVILLE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 2 MARS 1853.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

GROSMENU	MM. SAINVILLE.
GRIOLET	LEVASSOR.
GIMBLETTE	Mlle ALINE DUVAL.
GIRAUMON, aubergiste	MM. KALEKAIRE.
UN MONSIEUR	LOÉRITIER.
SAINTE-ROSE, comédiens ambulants	MM. GRASSOT.
CHOUFLEURY, comédiens ambulants	HYACINTHE.
FRISOTIN, comédiens ambulants	AUGUSTIN
TROMBOLINE, comédiens ambulants	Mme THIERRET.
UNE JEUNE DAME	Mlle AZIMONT.

ACTE I.

Dans l'auberge de Giraumon. Portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE I.

GIMBLETTE, *puis* GIRAUMON.

GIMBLETTE, *assise dans un coin, à droite, ourlant des tabliers et chantant.*

AIR *de la Fiancée.*

« Travaillons, mesdemoiselles :
« Grâce à nos heureux talents,
« Les dames sont bien plus belles,
« Et les messieurs plus galants. »

AIR *de la Demoiselle à marier.*

Ah ! c'est bien,
C'est très-bien !
Allons, courage
A l'ouvrage !
Ah ! c'est bien,
C'est très-bien !
Bientôt il n'y manqu'ra rien.

GIRAUMON, *entrant à gauche.*

Allons ! bon !... voilà que je vous y prends encore à chantonner, mademoiselle Gimblette !

GIMBLETTE.

Tiens !... qu'est-ce que ça vous fait, à vous, que je chante en travaillant... pourvu que je travaille en chantant !... Père Giraumon, je respecte vos tabliers de cuisine, respectez mes accents.

GIRAUMON.

Quelle rage de vous exercer comme ça le larynx !... vous abîmez cet organe.

GIMBLETTE.

Que voulez-vous que fasse une jeune personne qui a du chagrin dans une auberge de Pithiviers ?... Il y en a qui pleureraient, il y en a d'autres qui pousseraient des cris ou qui feraient des bêtises avec du charbon... moi, je chante... c'est ma manière de déplorer mes malheurs.

GIRAUMON.

Ah ! oui, vous êtes bien malheureuse... Logée, nourrie, blanchie à l'hôtel du Grand-Cerf !... et tout ça, pour trois petits tabliers de cuisine que vous ourlez par jour !... J'y perds.

GIMBLETTE, *se levant.*

Et ma dignité, père Giraumon !... nous n'en parlons donc pas, de ma dignité... Savez-vous que je m'appelle Hermione, Célimène, Zaïre, Marguerite, Zephirine, Valério et Lucia de Lamermoor !...

GIRAUMON.

Sapristi ! vous avez eu un parrain généreux !

GIMBLETTE, *continuant.*

Que je suis reine, grisette, marquise, saltimbanque et ambassadrice !

GIRAUMON, *achevant.*

Et mon otage !... et mon gage !... voilà pour le moment votre seule profession... et, jusqu'à ce que vous m'ayez rapporté ce que me doivent ces drôles...

SCENE II.

Les Mêmes, GROSMENU.

GROSMENU, *en dehors.*

Où est-il ?... où est donc le père Giraumon ? (*Entrant.*) Ah ! voilà le père Giraumon.

GIRAUMON, *saluant.*

Monsieur Grosmenu !...

GROSMENU.

Bonjour, bonjour, père Giraumon.. Eh bien !... est-ce que... (*Voyant Gimblette.*) Ah ! je ne voyais pas ce jeune tendron, qui semble ourler des choses de cuisine... (*Bas à Giraumon.*) Je ne vous connaissais point cette auxiliaire.

GIRAUMON, *bas.*

Elle n'est chez moi que momentanément... (*Haut.*) Mademoiselle Gimblette, laissez-nous.

GIMBLETTE, *chantant.*

Je m'en vas, (*bis.*)
Car on m'attend là-bas...

GIRAUMON.

Allons donc, Gimblette.

GROSMENU, *cherchant.*

Gimblette ?... attendez donc... Gimblette... Je crois avoir rencontré des... Ah ! c'était chez un pâtissier... Elles ne sont pas de la même famille. (*Bas.*) Elle est fort gentille... Mais il ne faut pas le lui dire. (*Haut.*) Vous êtes fort gentille.

GIMBLETTE, *chantant.*

Taisez-vous, (*bis.*) je ne vous crois pas...

GROSMENU.

Tiens ! elle me répond par un fredon !... Vous fredonnez, mademoiselle ?

GIRAUMON.

Voyons, Gimblette...

GIMBLETTE.

C'est bon, c'est bon.

AIR : *Valse de Strauss* (*sans accompagnement*)

Monsieur, je vais quitter ces lieux ;
Ici, je vous fais mes adieux,
En emportant le doux espoir,
Le doux espoir de vous revoir.

(*Elle sort à droite.*)

SCENE III.

GROSMENU, GIRAUMON.

GROSMENU, *absorbé.*

Mes adieux... ces lieux... l'espoir... de vous revoir !...

Je suis sûr d'avoir entendu ces jolis vers, qui expriment une si jolie pensée, dans quelque joli vaudeville... (*A Giraumon.*) Quelle drôle d'ourleuse de tabliers vous avez là !

GIRAUMON.

Ah ! c'est toute une histoire...

GROSMENU.

Vous me la narrerez plus tard, père Giraumon... Eh bien ?... rien encore ?... pas arrivés ?

GIRAUMON.

Tout est prêt pour les recevoir... et ce que vous m'avez recommandé le plus... le dîner.

GROSMENU.

Ah ! veillez à cet article, père Giraumon... j'y suis expert, j'y suis ferré.

GIRAUMON.

Vous, monsieur Grosmenu ?

GROSMENU.

Apprenez que cet homme riche et très-bien mis qui vous parle... a été, pendant 32 ans, restaurateur à 32 sous, Palais-Royal, nº 32.

GIRAUMON.

Ah bah !

GROSMENU.

C'est dans cette industrie que j'ai gagné 32,000 livres de rente...

GIRAUMON.

C'est joli.

GROSMENU.

C'est assez agréable... Alors, je me retirai dans cette contrée, à 32 lieues de Paris... où j'achetai un château et un parc... de 32 arpents.

GIRAUMON.

Toujours 32 !

GROSMENU.

Que voulez-vous, père Giraumon... C'est mon numéro... c'est mon symbole... c'est toute ma vie.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

A douze ans, je me le rappelle,
J'avais déjà trente-deux dents ;
Puis, je pris femme jeune et belle,
A l'âge de trente-deux ans...
Nous étions, pour fêter ma femme,
Trente deux convives bien francs...
Et, lorsque vint l'instant si doux,
A minuit, j'enlevai ma femme
Dans un fiacre à trente-deux sous.

GIRAUMON.

C'est donc à Paris, et au Palais-Royal, que vous avez pris le goût du théâtre ?

GROSMENU.

Vous y êtes, père Giraumon !... à votre figure, on vous croirait infiniment plus bête... mais enfin vous y êtes... Une fois établi dans le canton de Pithiviers, j'ai senti qu'il me manquait quelque chose... J'avais perdu madame Grosmenu... mais ce n'est pas ça qui me manquait...

GIRAUMON.

Quoi donc ?

GROSMENU.

C'était l'élément dramatique !... c'était ma stalle au théâtre du Palais-Royal, mon voisin !... c'étaient des décors, des couplets, des jolies femmes, du rouge, du gaz !.. tout ce monde faux, mensonger, impossible et adorable !... Je cherchai dans tout Pithiviers un théâtre... Pas !... Pas de théâtre. criai-je !... J'en veux, il m'en faut !... et quand je devrais en construire un qui me coûtât trente-deux mille francs !...

GIRAUMON.

C'est ce que vous avez fait.

GROSMENU.

C'est ce que j'ai fait... Un bijou de théâtre... dont j'ai taxé toutes les places à 32 sous... et je n'attends plus que ma troupe, composée de 32 sujets... Mais ils n'arrivent pas, mes comédiens ordinaires... ils manquent leur entrée.... En attendant, je vais voir si l'on a apporté l'épreuve de mon affiche, de ma grande affiche... Venez me chercher, père Giraumon, dès que vous les verrez poindre... Adieu.

GRIOLET, *en dehors.*

Holà ! l'aubergiste !... garçon !

GROSMENU, *au fond, prêt à sortir.*

Qu'est-ce ?...

GRIOLET, *entrant et à Grosmenu.*

Vous n'entendez donc pas, quand j'appelle ?...

GROSMENU, *se redressant.*

Pour qui me prenez-vous ?...

GRIOLET.

Allons, qu'on me serve !...

GROSMENU.

Animal !...

GRIOLET.

Hein !...

GROSMENU, *gracieusement.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

SCENE IV.

GRIOLET, GIRAUMON.

GIRAUMON.

Voilà, Monsieur, voilà !

GRIOLET.

Ah ! c'est vous qui êtes le Grand Cerf ?

GIRAUMON.

Que faut-il servir à Monsieur ?

GRIOLET.

Puisque je suis à Pithiviers, donnez-moi d'abord un pâté du crû *(Il s'assied à droite près d'une petite table.)*

GIRAUMON.

Un pâté de Pithiviers?... nous n'en avons pas dans ce pays-ci... nous en attendons de Strasbourg.

GRIOLET.

Attendez-vous aussi des fricandeaux de Strasbourg ?

GIRAUMON.

Non.

GRIOLET.

Bien... Alors, fricandeau pour deux, épinards pour deux, noisettes et pruneaux pour deux.

GIRAUMON.

Et un seul couvert ?

GRIOLET.

Deux couverts !

GIRAUMON.

Mais vous êtes seul,..

GRIOLET.

Je suis deux... Allez, Grand Cerf, allez. *(Giraumon sort.)*

SCENE V.

GRIOLET *seul, se levant.*

Je suppose que je rencontre dans ce *gargot* un camarade, un ami, un jeune homme de grande famille, avec qui j'aurai joué au bouchon sur le boulevard... Naturellement, la conversation s'établit par ces répliques vives et animées : Tiens ! te voilà ici, toi ? — Oui, et toi ? — Pas mal, merci. — Et Madame ? — Ah ! ça, mais, qu'est-ce que tu viens faire à Pithiviers ?... Ce à quoi je réponds : Je m'étais enamouré à Paris d'une jeune fille, qui exerçait la profession sédentaire de bordeuse de souliers... boulevard Montmartre, à la Pantoufle de Cendrillon... Quoique j'eusse, par une pantomime expressive, attiré l'attention de cette jeune bordeuse, je n'avais pu encore l'a—border... Enfin, nous nous abordons, et je lui offre mes hommages empressés,.. Comme je suis copiste de pièces de théâtre, je lui offre en même temps des billets de spectacles.. Faute ! mon pauvre ami, boulette énorme ! *(Changeant de place.)* — Et pourquoi, repart ce jeune homme de grande maison ? *(Reprenant sa position.)* — Pourquoi?... Parce que le théâtre lui monta à la tête, et elle voulut débuter... Non ! lui criai-je, non ! je m'y oppose !... je ne veux pas qu'on te fasse la cour en scène !... je ne veux pas qu'un monsieur qui a du rouge te déclare sa flamme !... Elle fut vivement touchée de ces paroles, et le lendemain... elle partait avec une troupe ambulante qui prenait la ligne du Centre pour exploiter le Loiret... Je m'élance dans un wagon... Arrivé à Orléans, j'y loue une petite voiture à l'heure, pour parcourir les cinq arrondissements du Loiret... J'arrive à Montargis .. Que vois-je !... « 1re *représentation de la Dame blanche, pour les débuts de Mademoiselle Bouton-d'Or!*... » Bouton-d'Or!... Nom de guerre qu'elle avait trouvé chez un bijoutier, ou dans un jardin... Le soir venu, je me poste à l'entrée des acteurs, avec ma petite voiture à l'heure, que j'avais depuis trois jours... Le spectacle fini, une jeune fille sort, embobinée dans un burnous... et j'entends crier derrière elle Bravo, Bouton d'Or, bravo !... C'était elle !... Je la saisis sans lui dire un mot, je l'enferme, malgré ses cris, dans ma petite voiture à l'heure, je saute sur le siége, et fouette, cocher!... Elle croyait que je la laisserais descendre ici ; mais point !... J'ai introduit ma petite voiture sous la remise de l'auberge, et v'lan, sous clef !... Voilà le récit que j'aurais fait à un ami, si j'en avais eu un sous la main... Maintenant, déjeunons vite; ensuite, je lui porterai sa part, dans ma petite voiture à l'heure... Et puis, après ça..,

AIR de *M. Hervé.*

A Paris ! vite à Paris !
Pour des cœurs épris,
Il n'est que Paris !
A Paris ! vite à Paris !
Amants et maris,
Voilà nos cris :
A Paris !

I.

Celle que j'aime est idolâtre
De l'art et du théâtre... Eh bien !
Paris même est un grand théâtre
Où tout le monde est comédien.
A Paris, etc.

II.

Au Palais est la tragédie,
Le vaudeville entre dans tout,
Dans les bals est la comédie,
Et la farce est un peu partout.
A Paris, etc.

Sapristi ! qu'on est long à servir dans cette hôtellerie !... Holà ! garçon ! la fille !... *(A lui-même.)* Enfin, je l'ai attrapée !... je la tiens là, en bas, sous clef !... *(Criant.)* Eh bien ! la fille !...

SCENE VI.

GRIOLET, GIMBLETTE.

GIMBLETTE, *portant un plat.*

Voilà ! voilà !

GRIOLET.

Ciel !

GIMBLETTE.

Lui !

GRIOLET.

Elle !

GIMBLETTE.

Vous !

GRIOLET.

Tu es donc sortie de la remise ?

GIMBLETTE.

Quelle remise ?

GRIOLET.

De ma petite voiture à l'heure ?

GIMBLETTE.

Quelle heure? quelle voiture?...

GRIOLET, *criant.*

Montargis !... la Dame blanche !... Bravo, Bouton-d'Or !

GIMBLETTE.

Ah ! mon Dieu ! il est fou !

GRIOLET, *à part.*

Ah ! saperlotte !... je me suis trompé de Dame blanche !... J'ai enlevé une fausse Dame blanche !

GIMBLETTE.

Griolet, mon ami, votre état m'inquiète !...

GRIOLET.

Réponds-moi !... Comment te trouves-tu dans une auberge de Pithiviers, avec un fricandeau à la main ?.. Je demande l'explication de ce fricandeau.

GIMBLETTE.

Ah ! mon pauvre Griolet !... la carrière du théâtre est semée d'écueils !...

GRIOLET.

Là !... qu'est-ce que je te disais !... Enfin, voyons... tu t'étais engagée dans une troupe ambulante pour charmer le Loiret ?... Comment en es-tu venue à servir des fricandeaux ? .. Ça n'a pas le moindre rapport.

GIMBLETTE.

Ah ! mon pauvre ami, quelle décadence !... *(Embarrassée du fricandeau et le lui mettant dans les mains.)* Arrivés à Pithiviers, mes camarades apprirent qu'on venait d'y construire un théâtre, mais que déjà on avait traité avec une autre troupe... Que faire ?... Notre directeur proposa d'y penser en soupant... Le lendemain, on continua à y réfléchir en déjeunant... Les réflexions les conduisirent jusqu'au dîner... Et on réfléchit comme ça pendant dix jours... Total : trente repas, deux cent dix-neuf francs... Au moment de partir, impossible de payer... C'est la seule chose à laquelle on n'avait pas réfléchi... L'aubergiste se fâche, crie : « Vous ne partirez pas sans me donner une garantie ! » Vous voulez une garantie, répond notre directeur... Voilà !... Et, après avoir détourné mes vêtements pendant mon sommeil, ils m'ont laissée en gage, sous la forme que voici.

GRIOLET, *furieux.*

Toi!.:. Ah! les saltimbanques!... (*Il lui rend le fricandeau.*)

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Toi, ma Gimblette, objet aimé!
En gage!.. Ah! c'est à vous confondre!
Eh quoi! tu n'es pas réclamé?...

GIMBLETTE.

Oui... mais ils ont eu me répondre :
Nous ne voyons pas là, vraiment,
De quoi vous montrer affligée :
Vous vouliez un engagement?...
Eh bien! vous êtes engagée.

GRIOLET.

Canailles!... Mais tu ne resteras pas ici!... Je t'emmène, je t'enlève, je te dégage!... J'ai en bas une petite voiture à l'heure.

GIMBLETTE.

Quoi! vous voudriez...

GRIOLET.

T'arracher au théâtre!... à Pithiviers!... au Grand-Cerf!... Le théâtre!... Gimblette! je suis jaloux de Pyrrhus, je suis jaloux d'Othello, je suis jaloux de M. Arthur!... Gimblette! je ne veux pas qu'on t'épouse plusieurs fois par soirée, au dénoûment!... Je ne t'épouserai qu'une seule fois, moi; mais ce sera par-devant un maire pour de vrai et un notaire pour de bon!... Gimblette! reviens à moi, reviens à la pantoufle de Cendrillon, dont tu n'aurais jamais dû sortir!...

GIMBLETTE, *émue.*

Vous m'épouserez, Arthur?... non, Griolet!

GRIOLET.

Tu renonces au théâtre?

GIMBLETTE.

Eh bien, oui!

GRIOLET.

Partons... Adieu, Grand-Cerf!... J'emporte le fricandeau. (*Il le prend.*)

GIMBLETTE.

Attendez, je vais rassembler mes effets... venez me prendre dans un quart d'heure.

GRIOLET.

C'est convenu. (*A part.*) Courons délivrer ma fausse dame Blanche.

ENSEMBLE.

Air *de Donizetti* (*Lucrèce Borgia*).

Allons, mettons-nous en voyage!
Partons, oui, partons à l'instant!
Car le bonheur du mariage,
Là-bas, à Paris nous attend!

(*Gimblette sort à droite et Griolet court au fond.*)

GIRAUMON, *entrant, un plat à la main.*

Les voilà, les voilà! ils arrivent!... (*Ils se rencontrent au fond, se bousculent, et les deux plats sont renversés. Griolet ramasse celui que portait Giraumon, et se sauve.*)

GIRAUMON, *ahuri.*

Qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que cet homme-là?... Il m'emporte le meilleur plat du dîner,... et juste quand ils arrivent!.. Les voici... Vite, vite, à mon office! (*Il sort à droite.*)

SCÈNE VII.

CHOUFLEURY, SAINTE-ROSE, TROMBOLINE, FRISOTIN, *tous vêtus ridiculement.*

ENSEMBLE.

Air : *Vive le vin de Ramponeau.*

Acteurs nouveaux,
Jeunes et beaux,
Folle et joyeuse bande,
Chaque soir on nous redemande,
Pour ne pas faire de jaloux,
Tous!

SAINTE-ROSE.

Eh bien! personne pour nous recevoir?...

CHOUFLEURY.

Qui est-ce qui nous a fichu une gargotte comme ça?

TROMBOLINE.

Veux-tu bien te taire!...
Nourris dans le sérail...
Si nous cherchions la cuisine?

SAINTE-ROSE.

Allons donc!... manquer de dignité!... des comédiens ordinaires de Carcassonne!

CHOUFLEURY.

Sainte-Rose a raison, ne nous décarcassonnons pas... et cherchons plutôt comment, à nous quatre, nous pourrons faire trente-deux personnes... Car, enfin, nous sommes engagés trente-deux, et nous sommes quatre!... Je demande la solution du problème.

SAINTE-ROSE.

Qui de trente-deux paie quatre, reste vingt-huit.... C'est une soustraction... Huit fois quatre font trente-deux...

CHOUFLEURY.

C'est une multiplication.

SAINTE-ROSE.

Nous nous multiplierons par 8.

CHOUFLEURY.

Et l'on nous fichera à la porte ou en prison, pour avoir manqué à nos engagements!

SAINTE-ROSE, *déclamant.*

Choufleury dans les fers finira sa carrière,
Et jamais des quinquets ne verra la lumière!

CHOUFLEURY.

Tu m'embêtes!

FRISOTIN.

Ah! que je suis donc fâché d'avoir quitté la boutique de papa!

TROMBOLINE.

Est-il ennuyeux, ce petit-là!... On lui fait jouer mes amoureux, et il n'est pas content?

SAINTE-ROSE, *à Frisotin.*

Tel que vous me voyez, jeune homme, j'ai dû être notaire... mais l'art m'appelait à lui, Orosmane avait besoin d'un interprète, et j'ai lâché l'étude pour Zaïre... (*A Tromboline, et déclamant.*)

Zaïre, vous m'aimez!

TROMBOLINE, *de même.*

Ah!... si je l'aime, hélas!...

FRISOTIN.

Si encore nous avions notre ingénue, la petite Bouton-d'Or, qui était si gentille!.. Mais on nous l'a enlevée.

SAINTE-ROSE.

C'est ainsi que finissent toutes les ingénues... C'est un emploi léger, qui demande des actrices légères... et le démon de la séduction est si adroit, quand il a un petit coupé et quelques bank-notes!...

TROMBOLINE.

Je vous prie de ne pas confondre les véritables artistes avec les créatures dont vous parlez.... J'ai joué les ingénues aussi, moi.. Est-ce qu'on m'a jamais enlevée?...

CHOUFLEURY.

Non... le démon de la séduction n'était pas assez fort.

TROMBOLINE.

Il est incroyable qu'une troupe qui me possède, cherche des Bouton-d'Or pour ses rôles!

CHOUFLEURY.

Est-ce que tu voudrais jouer les Bouton-d'Or, ma biche?

TROMBOLINE.

J'ai bien joué, à Quimper, *Buridan* et le *Soldat laboureur!*

SAINTE-ROSE.

Avec des moustaches?

TROMBOLINE, *fièrement.*

Avec.

SAINTE-ROSE.

Ah! tenez, mes petits enfants, je ne sais pas si vous êtes comme moi... mais je grille de paraître sur le théâtre de Pithiviers... J'ai lieu de croire que je vais y produire un effet monstre.

CHOUFLEURY.

Reste à savoir ce que c'est que ce théâtre, et s'il sera assez grand pour nous.

TROMBOLINE.

Je te conseille de faire le difficile... Quand on a joué les *Trois*

Mousquetaires dans une grange, et *Lucrèce Borgia* dans la boutique d'un pâtissier !

CHOUFLEURY.

Ai-je été beau ce soir-là !... Quel succès j'ai eu dans Gennaro !... Toute la salle m'applaudissait.

FRISOTIN.

Oh ! toute la salle !... il y avait sept francs cinquante centimes de recette.

SAINTE-ROSE.

Et les places étaient à six francs !

CHOUFLEURY.

Cela ne m'a pas empêché de faire quelques malheureuses.

SAINTE-ROSE, *avec enthousiasme*.

Ah ! les comédiens, les coulisses, le théâtre !...

TROMBOLINA.

Les bouquets ! les couronnes ! les triomphes !

CHOUFLEURY.

Quelle existence parsemée de myrtes et de lauriers !...

Air de M. Hervé.

Non, rien
Ne vit si bien
Qu'un comédien,
Vrai bohémien,
Quand, sans carrosse,
Il roule sa bosse ;
Logeant,
Déménageant,
Toujours changeant,
Et voyageant,
Il fait la noce
Sans avoir d'argent !

TROMBOLINA.

Brûlant
Pour mon talent,
Plus d'un galant
Très-opulent
Suivit mes traces
En chantant mes grâces,
Et pas
Un seul faux pas !
Jusqu'au trépas,
On n'aura pas,
Sous leurs cuirasses,
Surpris mes appas !

SAINTE-ROSE.

Ma voix
Charme cent fois
Les villageois,
Et les bourgeois :
Je mis étendre
Cette voix si tendre.
Son vol
Rase le sol ;
Quand, en bémol,
Je lâche un sol,
On croit entendre
Le doux rossignol.

CHOUFLEURY.

Cité,
Partout vanté
Pour ma beauté,
Quand, cet été,
A Carcassonne,
Parut ma personne,
Tout bas, on remarquait,
On reluquait,
On provoquait
Ma main mignonne
Et mon nez coquet !

TOUS.

Non, rien
Ne vit si bien, etc.

GROSMENU, *au dehors*.

Ils sont arrivés, mes comédiens !...

SAINTE-ROSE.

Oh ! oh ! messieurs, notre directeur ! (*On remonte.*)

CHOUFLEURY.

Bigre ! voici le moment désagréable !

SAINTE-ROSE.

Laissez-moi, faire, secondez-moi, je réponds de tout !

TOUS.

Mais...

FRISOTIN, *au fond*.

Chut ! le voici.

SCENE VIII.

LES MÊMES, GROSMENU.

GROSMENU.

Ah ! les voilà !... (*Saluant.*) Messieurs... Madame...

TOUS.

Monsieur...

GROSMENU, *à part*.

Oh ! les beaux physiques !... Si je dois juger la troupe par l'échantillon... bigre !...

CHOUFLEURY, *aux autres*.

Il nous admire !... développons nos torses.

SAINTE-ROSE.

Développons.

TROMBOLINA.

Développons.

GROSMENU.

Mais, où sont donc vos camarades ?

TROMBOLINA, *à part*.

Aïe !... voilà le chiendent !

SAINTE-ROSE, *tragiquement*.

Hélas !...

GROSMENU.

Quoi donc ?

SAINTE-ROSE.

Ah ! monsieur !...

GROSMENU.

Qu'est-ce qu'il y a ?..

SAINTE-ROSE, *déclamant*.

A peine nous sortions des portes de... Châteauroux...
Ils étaient en vagons... des chauffeurs imprudents...

(*D'un ton naturel.*)

avaient oublié de fermer la soupape de la locomotive... (*Déclamant de nouveau.*)

Ils suivaient tout pensifs le chemin... d'Issoudun...

Tout à coup, un effroyable cri sortit du sein des voyageurs !...

GROSMENU.

Ah ! mon Dieu !

SAINTE-ROSE.

Le ciel par la vapeur se trouvait obscurci !...

GROSMENU.

Juste ciel !

SAINTE-ROSE.

Vagons contre vagons s'entre-choquaient entre eux !

GROSMENU.

Saprelotte !... il me fait frémir, cet homme-là !

SAINTE-ROSE.

Alors, vous eussiez vu, dans la nuit la plus sombre,

nos infortunés camarades, semblables aux flots poussés par la tempête, se précipiter les uns contre les autres dans ces machines sans issues que la vapeur emportait !...

GROSMENU.

C'est affreux, ça !

CHOUFLEURY.

La vapeur se répand, l'air en est empesté !
Le vagon qui les emporta recule épouvanté !

GROSMENU.

Ah ! je comprends ce vagon, monsieur... ah ! que je le comprends !...

SAINTE-ROSE, *tirant son mouchoir et commençant à pleurer*.

Que vous dirais-je, monsieur ?... nous étions arrivés tous les quatre par un train spécial... quand la fatale nouvelle !...

CHOUFLEURY, *de même*.

Nos infortunés camarades !...

FRISOTIN, *de même.*

Emportés par le vagon...

TROMBOLINE.

On n'a jamais pu savoir où...

SAINTE-ROSE, *pleurant plus fort.*

Et penser que peut-être !...

FRISOTIN, *de même.*

Ça se peut !...

CHOUFLEURY, *de même.*

C'est possible !...

TROMBOLINE, *de même.*

C'est même vraisemblable !... Ah !...

TOUS, *de même.*

Ah !

GROSMENU, *de même.*

Ah !

SAINTE-ROSE, *d'un ton naturel.*

N'y pensons plus, ils reviendront peut-être...

GROSMENU.

Espérons-le, espérons-le... Mais, en attendant, si vous n'êtes que quatre...

CHOUFLEURY.

Le nombre n'y fait rien.

GROSMENU.

Permettez...

TROMBOLINE.

On peut trouver des remplaçants.

GROSMENU.

Les comédiens sont rares.

CHOUFLEURY.

Pourquoi, monsieur ?... parce que les vrais comédiens ne se connaissent pas... Que faut-il pour jouer la comédie ?..... de la tournure, de l'élégance, des grâces, de la voix, de la dignité, du talent et du rouge, pas autre chose... (*Tout à coup.*) Je suis sûr que vous auriez fait un charmant comédien, vous.

TROMBOLINE.

Et un organe !... Il y a vingt-cinq ans, monsieur, vous eussiez fait votre fortune dans les ténors légers.

GROSMENU.

Je ne sais pas si j'étais plus ténor il y a vingt-cinq ans... mais j'étais plus léger... c'est vrai.

SAINTE-ROSE.

Chantez-vous un peu, monsieur ?

GROSMENU.

Je joue quelquefois de la contre-basse... le matin.

SAINTE-ROSE.

Et musicien !..... (*A ses camarades.*) Comprenez-vous cela, messieurs ? monsieur est musicien !

TROMBOLINE.

Oh ! monsieur, ne me refusez pas une grâce...

GROSMENU.

Madame...

TROMBOLINE.

Chantez-moi quelque chose.

CHOUFLEURY.

Tenez, par exemple... *Viens, gentille dame...* Savez-vous ?...

GROSMENU.

Oh ! très-bien.

TOUS.

Nous écoutons.

TROMBOLINE.

J'écoute avec ravissement.

GROSMENU, *toussant.*

Hum ! hum !

SAINTE-ROSE.

Quel creux !...

GROSMENU.

M'y voici ! (*Chantant avec prétention, sur l'air Au clair de la lune.*)

Viens, gentille dame,
Parais, je t'attends...
De toi je réclame...

SAINTE-ROSE.

Oh ! très-bien... Maintenant que vous avez chanté : *Viens, gentille dame...* chantez-nous *Au clair de la lune.*

GROSMENU.

Oh ! c'est trop facile.

CHOUFLEURY.

C'est égal... allez.

GROSMENU, *chantant, sur l'air Viens, gentille dame.*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot... et...
Prête-moi ta plume...

TOUS, *achevant.*

Pour écrire un mot... et...

GROSMENU, *s'animant.*

Parais, je t'attends !
Parais, je...

SAINTE-ROSE.

Assez ! assez !... n'égratignez pas votre diamant.

TROMBOLINE.

Ah ! monsieur, vous m'avez fait passer un moment bien agréable.

GROSMENU.

J'en suis ravi.... Mais revenons à notre affaire .. Si vos camarades ne viennent pas, comment jouerons-nous ?

SAINTE-ROSE.

Nous nous en passerons.

GROSMENU.

Comment ?

TROMBOLINE.

Certainement.

SAINTE-ROSE.

A Saint-Pétersbourg, monsieur, sur le grand théâtre de l'empereur de toutes les Russies, nous avons joué Richard III à nous quatre !

TROMBOLINE.

Et c'est moi qui jouais Richard III !

GROSMENU.

Mais c'est impossible... et les rôles de femmes ?

SAINTE-ROSE.

Ils faisaient longueur, nous les avons tous supprimés.

GROSMENU.

Et les ingénues, messieurs ?...

CHOUFLEURY.

Supprimées, les ingénues.

GROSMENU.

Comment ! supprimées ?...

SAINTE-ROSE.

Elles entravent généralement la marche de l'action..... Supprimées !

GROSMENU.

Mais je n'entends pas cela...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GIMBLETTE.

GROSMENU.

J'y tiens, moi, aux ingénues !

SAINTE-ROSE, *présentant Tromboline.*

Mais, au besoin, Tromboline...

GROSMENU.

Madame ?

CHOUFLEURY.

Elle est très-forte.

GROSMENU.

Je la crois un peu trop forte... Je me suis fait une autre idée de l'ingénue.

GIMBLETTE, *s'avançant.*

Alors, monsieur, engagez-moi.

TOUS.

Hein !

SAINTE-ROSE.

Qu'est-ce à dire ?

TROMBOLINE.

Une servante d'auberge !

GIMBLETTE.

Oh ! non pas, j'ai joué la comédie... J'avais juré de renoncer au théâtre... mais je viens d'apprendre, tout à l'heure, en bas, que le perfide que je voulais épouser vient d'enlever une autre femme, et je me décide... je rejoue la comédie, de dépit et de colère !

GROSMENU.

Et que jouez-vous?

GIMBLETTE.

Je joue tout.

CHOUFLEURY.

Tiens! c'est mon emploi.

GIMBLETTE.

Et si vous en voulez la preuve...

Air de M. Hervé.

De tous les emplois, pour vous plaire,
Je saurai prendre au naturel
Et le ton et le caractère...
Le tragique peut-il vous plaire?
Eh bien! regardez-moi, vous allez voir Rachel.

(Déclamant.)

Ne cherche plus ta amour où tu l'avais laissée,
Tu ne reveis de moi qu'une amante affreusée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas!
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans la mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et voir bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité!

REPRISE DU CHANT.

Mais, si le mélodrame a pour vous des appas,
De madame Guyon j'ai l'organe et le bras.

« Je veux y comparaître entre mes deux époux, celui qui m'a secourue dans l'indigence, celui qui m'a torturée dans la richesse... je veux que l'on sache bien que ma fille appartient au pauvre homme qu'elle honore et non à celui qu'elle maudit... je veux qu'on me juge enfin, et le monde, qui m'absout d'avance, apprendra ce que ma famille avait trop oublié : c'est que la vraie noblesse est dans le cœur! »

Oui, grâce à de nombreux essais,
Je crois à ce que je puis faire,
Et dans les deux genres, j'espère
Obtenir un double succès.

GROSMENU, *enthousiasmé.*

Mademoiselle!... je vous offre un engagement de 32 sous!... Non, de 32,000 francs!... Non, de 32 francs!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, GRIOLET.

GRIOLET, *qui vient d'entrer.*

Qu'entends-je!

GIMBLETTE.

J'accepte.

GRIOLET.

Je m'y oppose!

TOUS.

Hein!

SAINTE-ROSE.

Quel est celui-là?

GRIOLET.

Ma petite voiture à l'heure nous attend... Venez, Gimblette!

GIMBLETTE.

Il est trop tard!... je suis engagée, je rejoue la comédie.

GRIOLET.

Mais, je m'y oppose!

TOUS.

Par exemple!.. *(Pendant l'ensemble, Grosmenu entraîne Gimblette. Les autres personnages retiennent Griolet.)*

ENSEMBLE.

Air : *Final de la Savonnette impériale.*

Quel est l'énergumène
Et le fou révolté,
Qui dispute à la scène
Son ingénuité!

GRIOLET.

Venez, je vous emmène!
Justement révolté,
Je dispute à la scène
Son ingénuité!

GIRAUMON, *apportant une grande affiche qu'il déploie.*

Voilà l'affiche.

TOUS.

Voyons l'affiche!

ENSEMBLE, *reprise.*

FIN DU PREMIER ACTE.

(Tombe un rideau, qui représente l'affiche suivante.)

VILLE DE PITHIVIERS.

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES.

REPRÉSENTATION DES PLUS EXTRAORDINAIRES,

Composée de QUATRE pièces curieuses, jouées par les comédiens ordinaires de M. GROSMENU.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE :

CARACALLA

Tragédie presque en vers, par M. Alexandrin LAGRUE, poète de l'École du bon sens.

CARACALLA, M. GRIOLET. — GETA, son frère, M. CHOUFLEURY. — MACRIN, préfet du prétoire, vieillard âgé, M. SAINTE-ROSE. — LIVIA, fille de Macrin, Mlle GIMBLETTE. — UN SOLDAT ROMAIN, Mlle TROMBOLINE. *Suivie de la 1re représentation de :*

GARGOUILLADA

Opéra-Séria, musica d'il Maestro VEAUROTI.

NIASO, tenor, Il signor GRIOLETTI. — GARGOUILLADA, basso, Il signor CHOUFLEURINI. — CABRIOLA, prima soprano, La signora GIMBLETTA. — CORO DI GUERRIERI.

Suivi de la 1re représentation de :

LES INFLUENCES DE LA FATALITÉ

SUR UNE FAMILLE DIVISÉE PAR LE MALHEUR

Drame moderne et humanitaire, de M. CITROUILLARD, dramaturge peu littéraire, de l'École des carcassiers; décors de Filasse et Jambon.

LE COMTE GERALDINI, M. GRIOLET. — LAGINGEOLE, vieux soldat, aujourd'hui herboriste dans les Alpes, M. SAINTE-ROSE. — TREMOLO, pâtre et débitant de tabac, M. CHOUFLEURY. — PAQUERINETTE, jeune chevrière, Mlle GIMBLETTE.

NOTA. L'Administration prévoyante, dans sa sollicitude pour la sensibilité des Spectateurs, a l'honneur de prévenir le Public qu'il trouvera DES MOUCHOIRS AU CONTRÔLE.

SUIVI DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE :

LES BERGERS D'ARCADIE

Pastorale Mythologique,

Dansée par les Sieurs et *Sieuses* : GRIOLET, Ste-ROSE, CHOUFLEURY, FRISOTIN, GIMBLETTE et TROMBOLINE.

AVIS, sur l'air de *la Faridondaine* :

VU LA CONSTITUTION DÉLICATE DES ARTISTES ÉMINENTS QUI JOUENT DANS CES DIFFÉRENTES PIÈCES, ON FERA RELÂCHE TOUS LES JOURS, EXCEPTÉ LE SAMEDI.

L'Affiche du jour ne donnera pas d'autres détails.

ENTR'ACTE.

A la fin de l'entr'acte, le rideau se lève à moitié, et Grosmenu se présente pour faire une annonce.

GROSMENU, *s'avançant vers le public, et très-ému.*

Pardon, Messieurs... si j'avais su, si j'avais pu me douter... que j'aurais eu l'honneur de me présenter devant vous... j'aurais mis un habit noir et des gants blancs. *(Il salue et se retire.)*

LE RÉGISSEUR, *paraissant.*

Eh bien! l'annonce?... l'annonce?...

GROSMENU, *troublé.*

Hein?... plaît-il?

LE RÉGISSEUR.

Vous oubliez l'annonce!...

GROSMENU.

L'annonce?... Ah! oui... *(Au public.)* Je savais bien que j'étais venu pour quelque chose... Messieurs, le grand artiste qui devait jouer le rôle de Caracalla, dans la tragédie, a tout à coup disparu... on le dit enlevé par une comtesse polonaise... mais ce fait est d'autant plus douteux, que tous les journaux l'ont annoncé... Quoi qu'il en soit, pour ne pas faire manquer cette belle représentation, le sieur Griolet, de passage à Pithiviers, et qui n'a jamais joué sur aucun théâtre, veut bien se charger de

remplacer avantageusement le grand acteur qui nous fait faux bond... Ce jeune homme a du chic... et je crois que vous en serez contents... Ce n'est peut-être pas tout à fait mademoiselle Rachel... mais il a quelque chose de la diction de Talma, surtout quand il joue la pantomime... Il réclame toute votre indulgence... quoiqu'il n'en ait pas besoin... mais ça fait toujours bien. (*Il se retire, puis revient.*) A propos!... je vous demande bien pardon de m'être présenté sans habit noir et sans gants blancs. (*Le rideau baisse. — On frappe les trois coups, l'orchestre joue la symphonie traditionnelle d'Haydn, et le rideau se lève.*)

ACTE II.

CARACALLA

Tragédie.

PERSONNAGES :		*ACTEURS :*
CARACALLA, empereur romain........	MM.	GRIOLET.
GETA, son frère........................		CHOUFLEURY.
MACRIN, préfet du prétoire............		SAINTE-ROSE.
LIVIA, amante de Geta et fille de Macrin.	Mlle	GIBOLETTE.
UN SOLDAT ROMAIN................	Mme	TROMBOLINE.

Un palais.

SCENE I.

LIVIA, *seule.*

Hier, Caracalla traversait le Forum,
Et, les yeux à demi cachés sous son pépium,
Il m'a, de ses regards, bien longtemps poursuivie.
Ah! c'est que ma tendresse est son unique envie;
Et, pour mieux me ravir à mon amant absent,
Il plonge dans les fers un vieillard innocent!
Il poursuit, dans Macrin, le chef de ma famille:
En immolant le père, il ose aimer la fille!
Horreur!...
(*Bruit de pas au dehors.*)
Qu'entends-je!...
(*Allant au fond.*)
O ciel! c'est lui, c'est mon Géta!
Cet amant que le ciel sur mon chemin jeta!
Geta, qui m'a jetée aux lieux où je végète!...
Courons sur la jetée où mon Geta se jette!

SCENE II.

LIVIA, GETA, UN SOLDAT. (*Le soldat précède Géta et va se placer au fond.*)

GETA, *en guerrier, portant un casque démesuré.*

C'est vous, chère princesse, enfin je vous revois!
(*Montrant le soldat.*)
Cette vaillante armée, accourue à ma voix,
Triomphe, et des vaincus rapporte les bannières.
Vainement ils s'étaient portés sur nos derrières;
Nous avons triomphé dans toutes leurs cités,
Par un de ces succès de l'*Univers cités*,
Et nos soldats vainqueurs, même des inhumaines,
En cueillant des lauriers, recueillent des romaines...
(*Après avoir fait quelques pas en tournant.*)
Mais mon frère est absent... Hier, Caracalla
Sur un cheval fougueux, dit-on, caracola.

LIVIA.

Eh quoi! Caracalla, dis-tu, caracola?

GETA.

Qui caracolerait, sinon Caracalla?

LIVIA.

Eh! quoi! pauvre insensé, tu te fais une idole
De ce Caracalla, parce qu'il caracole!
Sais-tu que de mon père il abrége les jours,
Et que je suis l'objet d'impudiques amours!

GETA.

Toi?

LIVIA.

Oui!

GETA.

Non!

LIVIA.

Si!

GETA.

Mais...

LIVIA.

Quoi?

GETA.

Ciel!

LIVIA.

Hein?

GETA.

Dieux!... lui!... mon... frère!
Ah! s'il est vrai, Livia, des lauriers de la guerre
Je ne veux plus parer ce noble et large front,
Que les dieux n'ont point fait pour un indigne affront!
Je ne serai jamais, non, jamais, je m'en vante,
De ces maris qu'aucu—ne injure n'épouvante!
(*S'animant.*)
Plutôt percer ton flanc de ce fer assassin,
Et de ton joli sein, le plonger dans mon sein!
(*Très-vite.*)
Pour sauver ta vertu, lorsque je m'évertue,
Abattu, combattu, veux-tu que je te tue?

LIVIA.

Pas encore... Essayons de quelque autre moyen,
Moins sûr, mais plus adroit.

GETA.

Essayons, je veux bien.
Je vais à l'instant même, au palais de Sévère,
Lui parler d'un ton doux, mais d'une voix sévère.
Attends... le trépas seul brisera nos liens.
Je vais, j'attends, je vois, je parle et je reviens.
Suivez-moi, mes soldats.
(*Il sort à gauche. Le soldat le suit.*)

SCENE III.

LIVIA, *seule.*

Je n'ai plus d'espérance!...
Mais qu'entends-je? et qui donc en reculant s'avance?
Grands dieux! Caracalla, suivi de ses licteurs!
(*Ici l'on voit entrer par la droite le même soldat, qui va se placer au fond, exactement comme à la seconde scène.*)

SCENE IV.

LIVIA, CARACALLA, LE SOLDAT.

CARACALLA, *à Livia, qui s'éloigne.*

Restez, restez, princesse... et des dieux créateurs
Ne me dérobez pas la plus parfaite image.
Souffrez qu'à leur chef-d'œuvre, ici, je rende hommage,
Et qu'à vos deux genoux, le grand Caracalla
Prouve à—Livia—qu'elle a—son â—me et sa...

LIVIA.

Holà!

CARACALLA.

Voilà!

LIVIA.

Halte-là!... Oui, par la chaste déesse,
Qui bannit de nos cœurs toute folle tendresse,
Respectez ce que Rome entière respecta,
La fille de Macrin, l'épouse de Géta!

CARACALLA, *éclatant.*

Et pourquoi respecter la fille d'un rebelle?
(*Tendrement.*)
Je vous respecterais, si vous étiez moins belle.
(*Marchant.*)
Mais je commande, moi, Marcus, Aurélius,
Antoninus, Rebus, Quibus, Olibrius,
(*Revenant à elle.*)
Caracalla!... Mon cœur par l'amour se corrode!...
J'étais encore enfant, lorsque régnait Commode.
Il découvrit en moi son émule à venir,
Et tout d'abord, à moi, Commode vint s'ouvrir.
Trouvant à mes projets Commode *nécessoire*,
De Commode, longtemps, je fus le *secrétoire*.
C'est lui qui nous apprit, sans que nul répliquât,
Que tout cœur de romaine est tendre et délicat.
Il faut que, sans détour, ici tu te prononces:
Les *romaines* jamais ne *mâchent* leurs *réponses*.
L'es-tu?... réponds, j'attends.

LIVIA.

Si je le suis, grands Dieux!

Rome a vu, dans ses murs, naître tous mes aïeux.
Mais de Macrin captif, la fille, en étrangère,
Dans ce triste palais, d'étage en *étage erre*,
Si Macrin t'entendait me parler des Romains,
Il serait comme un crin, ce Macrin, que tu crains !
Tu me parles de Rome !... Oh ! oui, je suis romaine,
Et je jure haine à Rome, oui, je jure à Rome, haine !
Est-ce en accomplissant les projets inhumains,
Que tu prétends te faire applaudir des Romains !

CARACALLA, *arpentant le théâtre et criant.*

Lorsque tous les romains envahiraient la salle,
Des romains assemblés je brave la cabale !
Longtemps à m'applaudir ils ont usé leurs mains,
Et je ne prétends plus aux bravos des romains !

SCENE V.

LES MÊMES, GETA.

(*Géta paraît et s'arrête au fond.*)

LIVIA.

De grâce !... écoutez-moi !

CARACALLA.

Je ne veux rien entendre,
Et tu m'appartiendras !

GETA, *le repoussant.*

Eh bien ! viens donc la prendre !

(*Il la poignarde à plusieurs reprises.*)

LIVIA.

Ah !

CARACALLA.

Morte !

GÉTA, *qui l'a étendue par terre avec soin.*

Viens la prendre à la tombe !

CARACALLA.

A dessein,
D'un poignard assassin frapper un si beau sein !
(*Poignardant Géta.*)
Infâme !

GÉTA.

Ah !

CARACALLA.

Meurs aussi !

GÉTA.

Juste ciel ! je succombe !

(*Il tombe la face contre terre, les mains étendues.*)

CARACALLA *fait un geste d'insouciance et va sortir, lorsqu'il se trouve en face de Macrin, et recule avec terreur.*

Mais quel est ce fantôme ?... il sort donc de la tombe !...
Macrin ! lui ! se peut-il !..

SCENE VI.

LES MÊMES, MACRIN.

MACRIN.

Non, je ne suis pas mort,
Et je sors du tombeau comme un *vieillard en sort !*
Un pâtre m'a sauvé : le peuple, pour t'abattre,
Avait de mon cachot donné la *clef au pâtre.*
Je te brave à mon tour, et j'ai pour combattants
Trois cent mille romains et deux cent mille francs !
(*Montrant Livia.*)
Voilà plus de quinze ans qu'en en forçant la porte,
Ma fille, en mon cachot, seule à *manger m'apporte.*
Eh bien ! pour la venger, quand je sors du tombeau,
Le ciel dira gloire au — bourreau de son bourreau !
(*Il frappe Caracalla au dos.*)

CARACALLA.

Ah ! quel coup je reçois !... le traître ! par derrière,
Il m'a percé le sein !... Déjà ma voix s'altère...
Je ne puis dire un mot, c'est l'instant de parler.
Mon âme, au noir séjour, prête à dégringoler,
Se rappelle, en tremblant, le nombre de ses crimes !
Je suis environné de toutes mes victimes !
Quel Dieu, pour me punir, vient de les rassembler ?...
(*D'une voix brisée.*) (*Criant.*)
Je ne peux plus parler... Je ne peux plus parler !
C'est toi, Ninus !... c'est toi, Varon !... c'est toi, tendre Octavio !..
Venez-vous à ce mort redemander la vie ?
Où je vous ai conduits, je vais moi-même aller...
Je ne peux plus parler, je ne peux plus parler !
(*Il tombe, puis se remet tout à coup sur son séant.*)
Parlons, parlons encor, parlons toujours sur terre !
Parlons, comme l'on parle au moment de se taire !
Parlons : car ma parole est prête à s'envoler !
(*Il tombe, puis se relève et crie.*)
Ah ! je ne parle plus !... Je ne peux plus parler !
Ah !...
(*Il meurt.*)

MACRIN.

Le voilà donc mort ! sans espoir de renaître !
Qu'un grand homme est petit, quand il a cessé d'être !
Mais, quoi ! tous ils sont morts, et, dans cet abandon,
Je survivrais à tous, moi, Macrin !... ma foi, non !

(*Il se poignarde et tombe. A peine est-il tombé, que le soldat, resté jusque-là impassible, s'avance, se tue et tombe au milieu d'eux. — Le rideau baisse.*)

FIN DE LA TRAGÉDIE.

Aussitôt après la chute du rideau, Grosmenu, placé au balcon, prend la parole.)

GROSMENU, *avec enthousiasme.*

Ah ! bravo ! c'est très-bien ! Dans cette tragédie,
On reconnaît sans peine un homme de génie !
De ces héros romains, dont nous avions assez,
Les caractères sont on ne peut mieux tracés.
C'est Rome à chaque vers, toujours Rome qu'on nomme !
J'aime, après mon dîner, tous ces grands vers de Rome...
Et j'ai tant applaudi tous ces héros romains,
Que j'ai les doigts tout chauds... j'ai besoin d'air aux mains !
Caracalla me plaît par sa scélératesse,
Geta par son amour, Livia par sa tristesse.
Le vieux Macrin lui-même, au déclin de ses ans,
Me plaît par son langage et par ses cheveux blancs.
Enfin, jusqu'au soldat qui, gardant le silence,
Dans ce qu'il ne dit pas montre tant d'éloquence !
Il n'est pas un soldat pareil dans l'univers...
Ah ! tiens ! je m'aperçois que je vous parle en vers !

Je vous en demande bien pardon, ça ne m'arrivera plus... Ah ! tiens, tiens, tiens, tiens ! je n'avais pas encore vu ma salle pleine... J'étais si troublé quand j'ai fait l'annonce !... C'est gentil... ah ! sapristi ! c'est gentil, et très-bien composé... mieux composé que la tragédie... On est vraiment très-bien, dans cette salle.

UN VIEUX MONSIEUR, *dans une loge, en face de Grosmenu.*

Je ne trouve pas.

GROSMENU.

Plaît-il, monsieur ?

LE MONSIEUR.

Je ne trouve pas.

GROSMENU.

Vous êtes difficile... Pour trente-deux sous, on ne peut pas être plus à son aise.

LE MONSIEUR.

J'ai payé trois francs.

GROSMENU.

Trois francs ?... Ah ! j'y suis... c'est que vous aviez un billet de faveur.

LE MONSIEUR.

Comment, monsieur ?

GROSMENU.

Oui, monsieur, c'est trente-deux sous au bureau... avec un billet de faveur, c'est trois francs... comme dans tous les théâtres...

LE MONSIEUR.

Je suis mal assis.

GROSMENU.

Ah ! monsieur, vous m'étonnez.

LE MONSIEUR.

Je suis sur des noyaux de pêche.

GROSMENU.

Vous m'étonnez encore... Après ça, il y a tant de théâtres qui en manquent, de noyaux !... (*Riant.*) Hi, hi, hi, hi... Je ne déteste pas ce calembour.

LE MONSIEUR.

Je le trouve bête.

GROSMENU.

Ce monsieur me rappelle Caraçalla.

LE MONSIEUR.

Sapristi! que je suis donc mal!

GROSMENU.

Prenez patience, monsieur.... Après l'opéra italien, il y aura dix minutes d'entr'acte, pour laisser reposer les artistes et le public... (*Au public.*) Vous entendez, messieurs, dix minutes, pas davantage... (*Ici les musiciens se disposent à commencer l'ouverture.*) Ah! ah! voici les musiciens qui s'apprêtent... Nous allons entendre de la musique italienne, composée par des Italiens, sur des paroles importées d'Italie.

LE MONSIEUR.

C'est assommant!... On n'y comprend rien.

GROSMENU.

Ah! monsieur, c'est pourtant bien facile... Savez-vous ce que veut dire mio *Padre?*

LE MONSIEUR.

Non.

GROSMENU.

Vous voyez bien.... Cela veut dire mon cousin germain. (*On frappe les trois coups.*) Attention! ça va commencer... ouvrez vos oreilles de dilettante. (*Après les premières mesures de l'ouverture.*) Oh! bravo! brava!.... Comme c'est italien!... On se croirait à Napoli ou à Firenze... (*Au vieux monsieur.*) Comprenez-vous?

LE MONSIEUR.

Non, monsieur.

GROSMENU.

Vous voyez bien encore.

LE MONSIEUR.

C'est *mouche.*

GROSMENU.

Mouche vous-même!

LE MONSIEUR, *se levant.*

Monsieur!...

GROSMENU.

Silence! le rideau se lève.... Le théâtre représente quelque chose.... Je crois que c'est un palais.... mais je n'en suis pas sûr... (*L'opéra commence.*)

ACTE III.

GARGOUILLADA

Opéra seria.

PERSONNAGES :	*ACTEURS:*
NIASO, tenor........................	Il signor GRIOLETTI.
GARGOUILLADA, basso	Il signor CHOUFLEURINI.
CABRIOLA, primo soprano..............	La signora GIMBLETTA.
CHOEURS DE GUERRIERS..........	Il signor SANTA-ROSA. La signora TROMBOLINA.

Un palais, style du moyen âge.

SCÈNE I.

NIASO, *entrant, vêtu d'un justaucorps avec des crevés.*

RECITATIVO.

O cielo!... quittare Venezia la bella!
Et mia maîtressa, mia Cabriola!

CAVATINA.

O che dolor
Per mio amor!
O che dolor
Per il mio cor!

Piu dormire,
Piu mangiare,
Piu polkare,
Et sempre chantare...
O che dolor etc.

GROSMENU, *au balcon.*

Che dolor per mio cor?... Je crois comprendre que ce ténor invoque les secours d'un pedicure... Mais laissons l'action se développer.

NIASO.

RECITATIVO.

Accourete, mi guerrieri,
Fantassini, cavalieri!

(*Marche guerrière. — Les chœurs entrent, composés de Sainte-Rose et de Tromboline, qui représentent l'infanterie et la cavalerie de Niaso.*)

CORO.

Voici, voici li guerrieri,
Fantassini, cavalieri!

SAINTE-ROSE.

Andiamo!

TROMBOLINE.

Marchiamo!

SAINTE-ROSE.

Andiamo!

TROMBOLINE.

Marchiamo!

ENSEMBLE.

Andiamo!
Marchiamo!

NIASO, *hurlant.*

Viva la batailla!
Bravons la mitrailla!
Andiamo!
Marchiamo!

TOUS LES TROIS.

Andiamo!
Marchiamo!

(*Grands applaudissements. — Niaso, qui s'était mis à la tête du fantassin et du cavalier, les quitte pour venir saluer le public, puis il sort. — La scène reste vide.*)

GROSMENU, *pendant la ritournelle.*

Si j'ai bien saisi le sens de ce pur italien, ce jeune homme... que je crois avoir rencontré sur une pendule... serait un militaire en garnison à Venezia la bella... il serait forcé de partir pour la batailla... et il regretterait une jeune personne de là, nommée Cabriola... (*La voyant entrer.*) Ah! voici sans doute cette prima donna.

SCENE II.

CABRIOLA, *entrant du côté opposé à la sortie de Niaso. Elle se promène longtemps pendant la ritournelle qui n'en finit pas.*

ANDANTE.

Mio Niaso va partire!
Gargouillada, mio tatore,
Piu terribile qu'Otello,
Veut m'y conduire, à l'autello!

STRETTA.

No, no, no, no!
Affroso tyranno,
Tu n'auras pas mia mano!
No, no, no, no!
Affroso tyranno!
Piutôt un boisseau d'charbone!

Niaso, mio caro Niaso,
Ecco mio amoroso!
Per Niaso, io l'ai jura,
Mia mano, mio cor,.. et cœtera!

No, no, no, no!
Affroso tyranno, etc.

(*On applaudit et on jette un bouquet. — Cabriola salue le public et sort. — La scène reste encore vide.*)

GROSMENU.

Ce que j'aime, dans ces opéras italiens, c'est cette façon naturelle de s'en aller, dès qu'on a fini de chanter... comme si on disait : Messieurs, je vous demande la permission d'aller prendre quelques rafraîchissements... mais soyez tranquilles, je reviendrai quand on aura besoin de moi pour chanter autre chose... Tiens! qu'est-ce que je vous disais!... la voilà qui rentre!... et l'autre de son côté!... j'étais sûr de ça... Je flaire un duo d'amour.

SCENE III.

NIASO, *rentrant à droite,* CABRIOLA, *rentrant à gauche.*

CABRIOLA.

Niaso!

NIASO.

Cabriola!

CABRIOLA.

Eccolo!

NIASO.

Eccola!

ENSEMBLE.

O momento
Fortunato!

NIASO.

Ma, che veggio!... che spectacolo!
Una larma dans tes oeillo!

CABRIOLA.

Mio niasa, mon oeillo pleura,
Perchè tu vas partir par la guerre!

NIASO.

È vero... Tiene! tiene! ascouta
Il suono della trompetta!

CABRIOLA, *criant.*

Et si partir, qui mi guarda
De l'infâme Gargouillada?

NIASO.

Gargouillada!

CABRIOLA.

Gargouillada.

NIASO.

Gargouillada!

(*Il termine par une note très-aigue.*)

GROSMENU.

Ah! la jolie note!... ce doit être un ut de cerveau.

CABRIOLA.

Il vuolo m'éposare!

NIASO.

Ma toi no cedere
Al feroccio tyranno?

CABRIOLA.

Ah! no!
Toi restare fidele ansi?

NIASO.

Si!

CABRIOLA.

No!

NIASO.

Si!

CABRIOLA.

No!

NIASO.

Si!

ENSEMBLE.

A toi seul / seule } il mia cor!
Encor, encor, encor!
A toi mia amor!
À mort! à mort! à mort!

(*Tonnerre d'applaudissements. — Ils saluent gracieusement et sortent.*)

GROSMENU.

Le libretto indique qu'ils ne doivent pas sortir... mais ils sortent pour se faire rappeler... (*Criant.*) Griolelli! la Gimbletta! Griolelli!... (*Niaso et Cabriola rentrent.*) Bis! bis! bis!

NIASO ET CABRIOLA.

A toi seule / seul il mio cor!
Encor, encor, encor!
A toi mio amor!
A mort! à mort! à mort!

SCENE IV.

NIASO, CABRIOLA, GARGOUILLADA.

TRIO.

GARGOUILLADA, au fond.

O furore!

GROSMENU.

Ah! voici Gargouillada!... il basso cantante!... Ceux qui savent parfaitement l'italien appellent ceci une basse chantante... ceux qui ne savent pas du tout l'italien, disent toujours: il basso cantante.

GARGOUILLADA, *s'avançant.*

O furore!

NIASO et CABRIOLA.

Cielo!

GARGOUILLADA.

Voi parlete d'amore!...
Si restee près della signora,
Craigni, craigni mia colera!

GROSMENU.

Il a le choléra?

GARGOUILLADA, *gamme descendante.*

Craigni, craigni, craigni mia co-le-ra!

(*Il termine par une note extrêmement grave.*)

GROSMENU.

Ah! la belle note!... c'est un ut de talon!

NIASO, *très-haut.*

Va, va, tyranno,
Vecchio coquino!
Mio amore, mio amore
Brave te furora!

NIASO et CABRIOLA.

Mio amore, mia amore,
Brave te forora!

GARGOUILLADA, *hurlant.*

Soldati, presto!
Qu'il soit saisito,
Qu'il soit plongeato,
Précipitato
Dans uno cachoto!

CABRIOLA, *poussant un grand cri et devenant tout à coup folle.*

Ah!... che veggio!... la!... tout près di mi!...
Voyete!... voyete fantômi!...

NIASO.

Ah! che folia!

GARGOUILLADA.

Ah! che folie!

GROSMENU.

Une scène de folie!... c'est la première que je vois dans un opéra italien... Bravo!

NIASO et GARGOUILLADA.

Si jeune et si jolie!
Quel malheur pour sa familie!...

CABRIOLA, *très-gaie.*

Tra la le la deridera...
Viva il ballo do l'opera!
Il cancano della chaumiera!...
Lra le la la deridera!

(*Elle se jette par la fenêtre.*)

NIASO et GARGOUILLADA, *tirant leurs épées.*

En guarda! en guardo! / Spado contra spado! } *3 ou 4 fois*

(*Ils continuent à se provoquer en chantant et en changeant de place sans jamais s'attaquer.*)

LE CHOEUR, *traversant le fond.*

Andiamo!
Marchiamo! etc.

(*Le rideau baisse.*)

FIN DE L'OPERA.

GROSMENU, *criant.*

Bravo!... Tutti! tutti! (*Tous les acteurs reparaissent en se tenant par la main. Grosmenu quitte la salle.*)

ENTR'ACTE.

(*Quand les spectateurs sont rentrés, Grosmenu reparaît au balcon.*)

GROSMENU, *rentrant.*

Pardon, madame, je suis désolé de vous déranger... Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre... merci... C'est étroit, mais on arrive... Ah! nous allons voir le drame!... un drame humanitaire, à l'instar de ceux qu'on joue aux boulevards.. vous allez pleurer à chaudes larmes!

LE MONSIEUR.

Oui!.. ce sera du joli!

GROSMENU.

Il est insupportable, ce monsieur... Avez-vous remarqué, messieurs, que dans les salles de spectacle, il y a toujours un ou deux messieurs.... quelquefois trois... qui haussent les épaules, critiquent tout, trouvent tout mauvais... On les écoute, on se dit : Oh! oh! voilà des gaillards qui s'y entendent... peste!... comme ils jugent!... comme ils s'y connaissent!... Eh bien! pas du tout... les trois quarts du temps, ce sont des crétins comme monsieur.

LE MONSIEUR, *se levant et tendant son bras.*

Monsieur, voici ma carte!

GROSMENU.

Je n'ai pas le bras assez long... j'irai la prendre tout à l'heure. (*On frappe les trois coups.*) Après le drame, monsieur, après le drame... Oh! je m'apprête à de bien douces émotions. (*L'orchestre exécute une ouverture très-bruyante.*) Oh! comme ça porte à la rêverie!... ça annonce bien un drame humanitaire.. Ah! le rideau se lève!... Nous sommes dans les montagnes... (*Des moutons passent au fond.*) Un site agreste et champêtre permet à la bergère de faire paître son troupeau... Ah! voici la bergère... (*Choufleury paraît, en jeune pâtre tyrolien.*) Non, c'est un berger. (*Le drame commence.*)

ACTE IV.

LES INFLUENCES DE LA FATALITÉ

SUR UNE FAMILLE DIVISÉE PAR LE MALHEUR,

Drame moderne et humanitaire

PERSONNAGES :		*ACTEURS.*
LE COMTE GÉRALDINI..............	MM.	GRIOLET.
LE PÈRE LAGINGEOLE, vieux soldat, aujourd'hui herboriste dans les Alpes..		SAINTE-ROSE.
TRÉMOLO, pâtre et débitant de tabac .		CHOUFLEURY.
PAQUERINETTE, chevrière..........	Mlle	GIMBLETTE.

Le théâtre représente un vallon dans les Alpes.

SCENE I.

(*La neige tombe pendant cette scène.*)

TREMOLO, *d'un ton lugubre.*

Moutons, heureux moutons, qui paissez dans nos vertes prairies... vous, qui buvez dans le creux des feuilles la rosée tombée du ciel... Oh! je vous aime, heureux moutons... je vous aime, parce que vous avez la candide innocence de ma Paquerinette... Oh! oui, j'aime bien le mouton.

GROSMENU, *au balcon.*

Moi aussi, monsieur, j'aime bien le mouton. (*Musique.*)

TREMOLO.

Mais on vient, du côté de la montagne!... je ne me trompe pas, c'est elle!

SCENE II.

PAQUERINETTE, TREMOLO.

PAQUERINETTE, *entrant en courant, sur un forté d'orchestre.*

Tremolo!

TREMOLO.

Paquerinette!

PAQUERINETTE.

Sauve-moi!

TREMOLO.

D'où vient ce trouble?

PAQUERINETTE.

Ecoute!... regarde!... ne m'a-t-il pas poursuivie?

TREMOLO.

Qui donc?... Juste ciel! aurais-tu vu le loup?

PAQUERINETTE.

Ah! si ce n'était que ça!

TREMOLO.

Qu'est-ce donc?

PAQUERINETTE.

Il est un vautour plus terrible et plus féroce que tous les loups de cette forêt!.. Vois-tu là-bas, sur la colline, l'antique châtellenie des barons de Geraldini?... C'est de là que le vautour affamé guette de son œil fauve les jeunes colombes qui voltigent dans la plaine... c'est de là que les héritiers du vieux baron s'abattent sur les naïves jouvencelles qui folâtrent au milieu des fleurs!

TREMOLO.

Grand Dieu!... Le baron l'aurait-il rencontrée?

PAQUERINETTE.

Il m'a surprise dans la montagne, et n'a pas rougi de mettre à mes pieds ses trésors, son domaine, sa baronie, tout ce qu'il possède... et lui avec!...

TREMOLO.

Enfer et malédiction!... Et, tu as accepté?

PAQUERINETTE.

Soupçon qui m'outrage!

TREMOLO, *la pressant contre lui, avec des gestes frénétiques.*

Pardonne, Paquerinette, pardonne... mais si tu savais comme je souffre!... Oh! ces grands seigneurs, ils ne comprennent pas ce qu'il y a sous un corsage de bure!

PAQUERINETTE.

Oh! si...

TREMOLO.

Oh! non.

PAQUERINETTE.

Oh! si.

TREMOLO.

Ah! tu penses des bêtises.

GROSMENU, *riant, à son voisin.*

Elle pense des bêtises, l'ingénue.

TREMOLO.

Moi, je te parle au nom de l'humanité souffrante, dont la voix plaintive est méconnue par les cœurs orgueilleux de cette classe privilégiée, qui, dans une société corrompue, n'obéissant qu'aux seules lois des passions, entraîne l'innocence, par l'attrait du plaisir, sur le chemin du déshonneur!

GROSMENU.

Oh! sublime! (*A son voisin.*) Je ne sais pas si vous avez compris, mais c'est sublime.

PAQUERINETTE.

Silence!... J'entends venir le vénérable Lagingeole... Qu'il ignore toujours à quel point nous sommes infortunés!

SCENE III.

LES MÊMES, LAGINGEOLE, (*vieux soldat.*)

LAGINGEOLE.

Bonjour, mes enfants... J'ai dormi bien tard. (*Il s'assied. — La neige, qui avait cessé, recommence à tomber, mais seulement sur la tête de Lagingeole assis.*) Ah! dame, mes vieilles jambes ont tant marché... j'ai si longtemps fait la guerre avant de revoir mes vieux foyers... Ça va bien?

TREMOLO, *d'un ton lugubre.*

Pas mal, et vous?

LAGINGEOLE.

Moi, j'ai mes vieux rhumatismes... Quand on a bivouaqué dans les neiges de la Russie, quand on a pataugé dans les marais de la Hollande...

GROSMENU.

Je l'aime, moi, ce bon vieux.

LAGINGEOLE.

A propos de rhumatismes, où en sont vos amours?

TREMOLO, *criant et tournant le dos au public.*

Toujours persécutés par les maîtres égoïstes d'une société mal fichue et d'un monde mal fagotté, qui ne voient dans l'innocence qu'une primeur savoureuse, et dans la beauté qu'une marchandise qui se paye avec ce vil métal qu'on appelle de l'or!

LAGINGEOLE.

Oh! la société! la société! (*Il se lève et passe à gauche. La neige le poursuit.*) Amas de guenilles et de paletots sans couture!... chaîne, dont les anneaux s'enlacent, qu'ils soient d'or, de fer ou de cuivre!... pêle-mêle de fleurs et de fumier! Tour de Babel, où chacun se coudoie sans se comprendre, où la vertu, le courage, l'innocence barbottent en clapotant dans la fange du ruisseau, exposés aux éclaboussures du phaeton superbe que le riche promène au hasard, en suivant les zig-zags de sa pensée vagabonde!!! (*Allant à Paquerinette.*) O pauvre fleur étouffée! en vain tu demandes au soleil un rayon de sa bienfaisante lumière, en vain tu implores les zéphirs pour qu'ils rafraîchissent

ta corolle desséchée... tu pousses à l'ombre, tu sèches, tu te fanes et tu meurs, sans que la nature se soit enivrée de ton doux parfum!... Oh! la société, la société!!

GROSNENU.

Toujours la société!... doit-il être insupportable... ou société!

TREMOLO, *furibond.*

Mon oncle! il est temps d'en finir avec cette ironie amère, cette plaisanterie barbare, cette dérision sauvage!... Suivez-moi, j'ai mon projet... Nous briserons cette chaîne et nous en éparpillerons les anneaux, nous donnerons de l'air aux fleurs en renversant le tour de Babel, nous sauverons l'innocence en punissant le crime!.. Suivez-moi!-suivez-moi!... mais suivez-moi donc! (*Il sort.*)

LAGINGEOLE, *le suivant.*

Oh! la société! la société!

GROSNENU.

Pristi! comme c'est enlevé!... C'est écrit avec de l'essence de roses et une plume de fer.

SCÈNE IV.

PAQUERINETTE, *seule.*

Ils partent et me laissent seule!... Oh! que faire?.. Si cet homme venait!... Comment échapper à la séduction qui l'accompagne?... Il est bien, ce monstre!... Avec lui, j'aurais un manchon, un coupé, des cachemires... Oh! mon cœur, ma tête et ma vertu!... Mon cœur qui palpite, ma tête qui m'entraîne et ma vertu qui me retient!

GROSNENU.

Bravo!

PAQUERINETTE.

Mais je ne me trompe pas!... on vient!... Ciel! c'est lui!.. (*Forté à l'orchestre.*)

SCÈNE V.

PAQUERINETTE, FRISOTIN et GRIOLET. (*Ils entrent des deux côtés opposés et portant le même costume.*)

TOUS DEUX, *parlant ensemble et faisant les mêmes gestes.*

Enfin, je vous revois!... et mon amour...

GIMBLETTE, *bas, à Frisotin.*

Allez-vous-en donc!

TOUS DEUX, *continuant.*

Est trop ardent pour s'éteindre en un jour sous les glaces de vos froides rigueurs!

PAQUERINETTE, *reprenant son rôle.*

Monsieur, que venez-vous faire ici?

TOUS DEUX.

J'y viens chercher le bonheur ou la mort!

PAQUERINETTE.

Qu'espérez-vous donc?

TOUS DEUX.

Être heureux ou mourir!

GROSNENU, *interrompant.*

Pardon, pardon... je ne comprends pas cette situation double.

GRIOLET, *sur l'avant-scène.*

La situation n'est pas double, monsieur... elle est même très-simple... mais on veut me prendre mon rôle.

FRISOTIN.

Non pas!.. c'est monsieur qui m'a volé le mien, afin de jouer avec mademoiselle Gimblette!... Monsieur m'avait fait empaqueter dans un ballot et conduire aux Messageries... Mais j'arrive à temps pour reprendre mon rôle dans le drame, et nous jouerons tous deux ensemble.

GROSNENU.

Ah! bon, c'est le même rôle que vous jouez à la fois?... très-bien, je n'y vois pas de mal, continuez.

FRISOTIN.

Nous verrons bien qui cèdera!

GRIOLET.

Ce ne sera pas moi qui cèdera!... (*se reprenant*) derai!

GIMBLETTE.

Mais c'est très-embarrassant... je ne sais à qui m'adresser!

GROSNENU.

Adressez-vous à tous les deux... Allez-y!

PAQUERINETTE, *reprenant son rôle et s'adressant à l'un et l'autre.*

Monstre! quel est... ton... projet?

TOUS DEUX.

T'enrichir! te couvrir de perles et de diamants!... Je te mettrai dans tes meubles... Fêtes, bals, plaisirs de toute espèce... tu n'auras qu'un désir à former, qu'un mot à dire, qu'un geste à faire... et ton esclave obéira!... Demande, exige, ordonne, ton esclave est à tes pieds!... (*Ils tombent à genoux.*).

PAQUERINETTE, *s'adressant alternativement à chacun d'eux.*

Mais tu es un misérable!... Ma vertu, voilà mon seul trésor, et ce trésor, que m'a légué ma mère, rien au monde ne pourra me le ravir!

TOUS DEUX.

Eh bien! s'il faut employer la violence pour te posséder... j'oserai tout!

GROSNENU.

Ah! diable! ça va devenir difficile à deux.

PAQUERINETTE, *s'armant d'un poignard.*

Approche! et je te... (*Allant de l'un à l'autre*) et je te... poignarde!... (*D'un ton naturel.*) Je ne sais lequel poignarder, c'est assommant!

GRIOLET, *bas à Gimblette.*

Attends, attends!... j'ai mon idée. (*Il sort.*)

FRISOTIN.

Il y renonce!... il me laisse la place! (*Déclamant.*) Me poignarder!.. et pourquoi?... parce que je vous aime, parce que je veux votre bonheur... parce que je voudrais acheter au prix de tout mon sang... (*A ce moment, une trappe s'ouvre sous les pieds de Frisotin, qui disparaît en criant.*)

GROSNENU.

Ah! mon Dieu! est-ce que ce coup de théâtre est dans le poëme?...

GRIOLET, *reparaissant.*

Non, monsieur, c'est moi qui viens de m'entendre avec le machiniste, pour enfoncer ce monsieur... Maintenant ça va aller tout seul, à moi tout seul... (*Déclamant.*) Me poignarder!... et pourquoi?.. parce que je vous aime, parce que je veux votre bonheur.. parce que je voudrais acheter au prix de mon sang l'amour de Paquerinette!... Oh! consens à m'aimer, jeune fille, consens-y, consens-y!...

SCÈNE VI.

Les Mêmes, TREMOLO, LAGINGEOLE.

TREMOLO, *armé d'une hache.*

Enfer! ils sont ensemble.

LAGINGEOLE.

Oh! la société! la société!

TREMOLO.

Comte, marquis ou baron, tu vas mourir!

GRIOLET.

Mourir!... Qui de vous osera frapper le baron Chilpéric de Géraldini?

TREMOLO, *jetant sa hache.*

Chilpéric de Géraldini!... Vous vous nommez Chilpéric de Géraldini?

GÉRALDINI.

Oui.

TREMOLO.

Mais alors, vous êtes le frère du cousin du neveu de l'oncle Anselme?...

GÉRALDINI.

Oui, puisque l'oncle d'Anselme était l'oncle du neveu du cousin de mon frère.

TREMOLO.

Mais, alors, vous êtes mon parrain!...

GÉRALDINI.

Ton parrain!

TREMOLO.

Oui, puisque la tante de la sœur du frère de votre cousine était la nièce du neveu de votre sœur, et que cette nièce devint ma marraine.

GÉRALDINI.

Mais, si je suis ton parrain, je comprends tout!... tu es le fils de ma cousine!... Elevé par le fils de mon oncle et par les soins

de mon frère, le fils de la pauvre Estelle !... Mais sais-tu ce qu'elle était, ta marraine?... elle était, la complice de mon frère, l'ennemie de ma cousine, de ta mère, dont je fus l'indigne séducteur !... (*Criant.*) Je ne suis pas ton parrain... je suis ton père !

TRÉMOLO.

Mon père ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant de joie : ils tournent sur eux-mêmes, et Géraldini se trouve entre Trémolo et Paquerinette.*)

PAQUERINETTE.

Mais, si vous êtes le père de mon cousin, vous êtes donc ce Géraldini qui traversa l'Allemagne en 1835 ?

GÉRALDINI.

Je suis lui.

PAQUERINETTE.

Apprends alors que ton oncle paternel avait séduit ta mère, que ta nièce est ta sœur, que cette sœur va devenir ta petite-fille, que cette sœur enfin, c'est moi !

GÉRALDINI.

Ma sœur !

PAQUERINETTE.

Mon frère ! (*Ils s'embrassent en pleurant, tournent aussi sur eux-mêmes, et Géraldini se trouve près de Lagingeole.*)

LAGINGEOLE.

Oh ! la société, la société !... (*A Géraldini.*) Mais, si vous êtes le Géraldini qui traversa l'Allemagne en 1835, vous êtes le fils d'Adélaïde de Rochegune?...

GÉRALDINI.

Oui.

LAGINGEOLE.

Apprends alors, baron de Géraldini, que la séduction, qui des classes élevées descend chaque jour dans les plus basses régions du peuple, monte aussi quelquefois de la chaumière du pauvre jusqu'à l'hôtel des princes !... (*Géraldini, Paquerette et Trémolo, haletants d'émotion, se penchent pour l'écouter.*) En 1804, un jeune soldat blessé recevait l'hospitalité chez une grande dame, que son physique intéressa... bientôt leur amour eût un gage illicite... car la grande dame était mariée... Le jeune soldat dut fuir, abandonner son fils... Apprends, baron de Géraldini, que le jeune soldat s'appelait Lagingeole, que la grande dame s'appelait Adélaïde de Rochegune, et que le fruit de leur coupable liaison s'appelle le baron de Géraldini... Je suis ton père !

GÉRALDINI, *dans les bras de Lagingeole.*

Mon père !

PAQUERINETTE, *dans les bras de Géraldini.*

Mon frère !

GÉRALDINI, *les étreignant.*

Ma sœur !

TRÉMOLO, *se mêlant au groupe.*

Mon père !

GÉRALDINI.

Mon fils !

LAGINGEOLE.

Oh ! la société ! la société ! (*Une avalanche de neige tombe sur le groupe des quatre personnages qui se tiennent embrassés, et le rideau baisse sur ce tableau.*)

FIN DU DRAME.

GROSMENU, *dans la salle.*

En voilà-t-il, des reconnaissances !... Ce n'est pas un drame, cela, c'est un bureau du Mont-de-Piété... Certainement, toutes ces reconnaissances sont très-bien amenées... c'est inattendu, ça remue, ça émotionne... Mais ce n'est pas naturel... ces choses-là ne se voient jamais dans le monde... on ne retrouve pas comme cela son père, son fils, sa sœur... ça n'est jamais arrivé.

LE VIEUX MONSIEUR, *en face de lui.*

Vous avez raison, monsieur, c'est invraisemblable.

GROSMENU, *à part.*

Tiens ! cette fois, le vieux rageur est de mon avis... (*Haut.*) N'est-ce pas, monsieur?... Tenez, moi, qui vous parle, j'ai une famille considérable dans le Limousin.. Eh bien ! j'ai été 32 ans restaurateur à 32 sous, Palais-Royal, n° 32... j'avais fait mettre en grosses lettres sur mon enseigne mon nom de Thomassin Grosmenu... et jamais ..

LE MONSIEUR, *l'interrompant.*

Thomassin Grosmenu, du Limousin?... mais, alors, vous êtes parent de Pierre Thomassin, l'aubergiste?

GROSMENU.

Je suis le fils du frère de son oncle.

LE MONSIEUR.

C'est ça... J'ai beaucoup connu la belle-sœur de la nièce de votre père... Nous devons même être un peu parents... car la fille de mon oncle avait épousé la cousine de votre frère.

GROSMENU.

En effet, ce fut après le divorce de ma mère, qui avait épousé en premières noces Jean-Polycarpe Chignassou...

LE MONSIEUR, *se levant tout à coup.*

Comment ! est-ce que votre mère se nommait Charlotte Grattemboul?...

GROSMENU.

Oui.

LE MONSIEUR, *très-ému.*

Mais, alors, tu dois te nommer Alfred?...

GROSMENU.

C'est mon petit nom.

LE MONSIEUR.

Mais Jean-Polycarpe Chignassou, c'est moi !... Je suis ton père !...

GROSMENU, *s'élançant.*

Mon père !... (*Arrêté par la galerie.*) Ah ! sapreloite ! je ne pourrai jamais vous embrasser d'ici !

UNE JEUNE DAME, *à la première galerie.*

Qu'ai-je entendu !... Thomassin Grosmenu, le séducteur de Françoise Canichon !...

GROSMENU.

Juste ciel !.. quelle est cette voix qui me rappelle le nom de ma victime?

LA JEUNE DAME.

Peux-tu la méconnaître?... Ah ! mon père !...

GROSMENU.

Qui est-ce qui m'appelle son père?... Ce ne peut être que ma fille !... Mais je n'ai point eu de fille !...

LA JEUNE DAME.

Vous n'avez point eu de fille !... Rappelez-vous cet orage dans la Sierra-Morena !... Rappelez-vous cet hidalgo qui vous cassa les reins dans ce voyage d'agrément que vous faisiez en Espagne !... Rappelez-vous Françoise Canichon, qui vous a donné des soins, et à qui vous avez donné une fille !... Je suis cette fille, ô mon père !

GROSMENU, *s'élançant de nouveau.*

Ma fille !... Mais, sapreloite ! nous recommençons le drame !... (*Au vieux Monsieur.*) Qu'est-ce que vous disiez donc?... c'est très-naturel, ces choses-là, c'est très-naturel. (*Le chef d'orchestre frappe sur son pupitre.*) Chut !... Papa, ma fille... nous nous retrouverons à la fin du spectacle, au bureau des cannes. (*On joue l'ouverture du ballet et le rideau se lève.*)

ACTE V.

LES BERGERS D'ARCADIE

Ballet récréatif, mêlée de récitatif explicatif.

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
CORYDON,	Bergers d'Arcadie..........	MM. SAINTE-ROSE.
ANAXIMANDRE,		CHOUFLEURY.
PALEMON,		FAGOTIN.
MYRTILE, autre berger....................		GRIOLET.
CALISTO, jeune nymphe....................		Mmes GIMBLETTE.
CUPIDON..................................		TROMBOLINE.

Un vallon d'Arcadie. A gauche, un bosquet.

SCÈNE I.

CALISTO, *endormie*, PALÉMON.

Calisto est nonchalamment couchée dans le bosquet et dort. Palémon arrive, marchant sur la pointe du pied, aperçoit Ca-

listo, s'approche, met la main sur son cœur, puis, il tire de sa ceinture un flageolet et joue l'air : *Tandis que tout sommeille.* — Calisto se réveille à demi. — Palémon s'enfuit. — Calisto, encore sous le charme, regarde autour d'elle, et finit par croire qu'un rêve l'a abusée. — Elle reprend sa première position.

SCENE II.

CALISTO, ANAXIMANDRE.

Anaximandre arrive à son tour, cherche partout en folâtrant, découvre Calisto et exprime l'amour que lui a inspiré la nymphe. Il voudrait lui ravir un baiser... mais il n'ose... et préfère la séduire par les sons plaintifs d'un basson, qu'il porte en bandoulière. Il joue l'air : *J'ai du bon tabac.* Calisto est réveillée en sursaut. Anaximandre disparaît. — Nouvelle surprise, nouveau ravissement de Calisto. — Qui donc vient ainsi troubler son sommeil?

SCENE III.

CALISTO, CORYDON.

Pendant que Calisto regagne lentement le bosquet et s'y assied rêveuse, Corydon paraît. — Il se trouble, à la vue de la nymphe, et va se cacher derrière un arbre. — Il reparaît peu à peu. — Que faire?... Se jeter aux genoux de Calisto?... il n'en a pas le courage... Oh! quelle idée!... — Il saisit un accordéon, qu'il porte en sautoir, et joue l'air du *Carillon de Dunkerque.* Aux premiers accords de l'instrument, Calisto, qui songeait, tombe dans une douce extase. Elle craint d'interrompre cet air délicieux qui porte le trouble dans tous ses sens. L'air terminé, elle se lève précipitamment... mais trop tard... Corydon a fui. — Calisto se croit le jouet des Dieux tentateurs. Elle court à droite et à gauche, puis, apercevant tout à coup Myrtile, qui vient d'entrer, elle le prend par la main, et l'emmène, malgré sa résistance pudique.

SCENE IV.

CALISTO, MYRTILE.

Myrtile, en présence de Calisto, éprouve un embarras qui se trahit par un air très-bête...

GROSMENU, *se levant et se penchant vers la scène.*

RÉCITATIF.

Pardon, monsieur... quelle est donc, je vous prie,
Cette personne si jolie ?

MYRTILE.

C'est une nymphe de ces bois,
Dont quatre bergers d'Arcadie
Sont amoureux à la fois.

GROSMENU.

Quatre à la fois ?

MYRTILE.

Quatre à la fois.

GROSMENU, *se rasseyant.*

Ah ! monsieur, je vous remercie...
Continuez, je vous en prie.

Calisto demande à Myrtile si c'est lui qui l'a charmée par de doux accords. Myrtile, qui ne la comprend pas, lui adresse une déclaration d'amour — Calisto se soucie bien de son cœur! Ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, c'est la musique. — Elle demande à Myrtile s'il sait jouer de quelque instrument. Myrtile aussitôt tire de son sein un mirliton, et dit à Calisto qu'il y est très-expert. Calisto saute de joie. Elle prend Myrtile par la main, le conduit dans le bosquet, le fait asseoir près d'elle et lui dit de jouer. Myrtile se se fait pas prier, et joue l'air : *Ah! c'cadet-là, quel pif il a!* — Aux premiers sons du mirliton, Calisto se bouche les oreilles, s'indigne, impose silence à Myrtile, sort du bosquet et dit au jeune berger qu'il n'aura jamais sa main. — Myrtile se jette à ses genoux, lui couvre les mains de baisers; mais Calisto se dégage et sort en faisant tomber Myrtile.

SCENE V.

MYRTILE, *seul.*

Son désespoir. — Il veut mourir, et cherche à se poignarder avec son mirliton. Puis, furieux de n'y pas réussir, il veut briser l'instrument. — Tout à coup, un arbre s'ouvre, et Cupidon en sort.

SCENE VI.

MYRTILE, CUPIDON.

Myrtile s'effraye d'abord, puis se rassure en reconnaissant Cupidon..... Cupidon s'approche de Myrtile, l'encourage, et touche le mirliton de son arc, puis, il disparaît dans l'arbre.

SCENE VII.

MYRTILE, *seul.*

GROSMENU, *se levant et se penchant vers la scène.*

RÉCITATIF.

Pardon, monsieur... que signifie
Le geste fait par Cupidon ?

MYRTILE.

Le Dieu d'amour est un malin génie,
Qui, par sa puissance infinie,
En talisman change mon mirliton.

GROSMENU, *se rasseyant.*

Ah ! monsieur, vous êtes bien bon.

(Joie de Myrtile, qui rit, pleure, saute, danse, etc.)

SCENE VIII.

MYRTILE, CALISTO.

Myrtile joue de son mirliton enchanté, qui rend les sons les plus délicieux. Calisto, accourue, est séduite, entraînée, fascinée. L'air joué par Myrtile devient plus vif, plus animé, et Calisto danse avec Myrtile.

SCENE IX.

LES MÊMES, LES TROIS BERGERS.

Ils surprennent Calisto dans les bras de Myrtile, et, furieux, se mettent à la poursuite des deux amants, qui, dans leur fuite, traversent deux ou trois fois le théâtre. Les trois bergers vont enfin les atteindre, quant Myrtile, se retournant, étend vers eux son mirliton : aussitôt, des oreilles d'âne poussent sur la tête de Coridon, d'Anaximandre et de Palémon : chacun d'eux se moque des deux autres, sans se douter qu'il porte les mêmes oreilles.

SCENE X.

LES MÊMES, CUPIDON.

Il reparaît, unit les deux amants et les invite tous à la danse, en leur en donnant l'exemple lui-même.

GROSMENU, *se levant et se penchant vers le théâtre.*

Ah! je ne comprends plus ce ballet-opéra !

MYRTILE.

C'est pourtant aussi clair qu'*Orfa.*

GROSMENU.

C'est vrai, monsieur,

MYRTILE, *aux autres.*

Ah ! qu'il est bête!

GROSMENU.

Monsieur, vous êtes bien honnête.

(Il sort.)

PAS DE CINQ,

Dansé par Myrtile, Corydon, Anaximandre, Palemon et Calisto.

FIN DU BALLET.

GROSMENU, *qui a quitté le balcon avant le pas final, se précipitant en scène.*

Ne baissez pas le rideau, ne baissez pas le rideau!... J'éprouve le besoin de remercier mes comédiens ordinaires devant tous les spectateurs de Pithiviers... C'est incompréhensible!.. à six personnes, jouer quatre pièces à grand spectacle! .. Aussi, mes amis, je vous invite tous à souper... Un repas de 32 couverts!

TOUS.

A table!

GROSMENU.

Air du *Prologue.*

Après tant de travaux,
Tant de bravos,

Acteurs nouveaux,
Qui se ressemble
Toujours se rassemble :
Jaloux
D'être avec vous,
Comme des fous,
Nous allons tous
Souper ensemble
A trente-deux sous !

GRIOLET, *prenant le bras de Gimblette.*

Après,
Tant de progrès,
Grâce au succès
De mes essais,
De ma Gimblette
J'ai fait la conquête !
Lutin
A l'œil mutin,
Demain matin,
Autre festin :
L'amour apprête
Celui de l'hymen.

GIMBLETTE.

Oui, mais,
Malgré nos frais
Et nos attraits,
Notre succès
Est-il sincère ?

FRISOTIN.

Avons-nous su plaire ?

TROMBOLINE.

Sans trop nous prononcer,
Sans nous presser,
Pour commencer...

GIMBLETTE.

C'est au parterre
Qu'il faut s'adresser.

(*Au public.*)

Pour nous,
Pour deux époux,
Soyez bien doux...

SAINTE-ROSE.

Amusez-vous
De nos saillies
Fines et jolies.

CHOUFLEURY.

Chez nous, à l'avenir,
Il faut venir...

GROSMENU.

Et, pour finir,
A nos folies
Il faut applaudir !

REPRISE DU CHOEUR.

Après tant de travaux, etc.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey Dupré, rue Saint-Louis, 46.